

### *Après le 11 septembre*

Dans notre histoire récente, il y a eu des milliers et des milliers d'attentats plus ou moins sanglants, plus ou moins retentissants. Mais aucun d'entre eux n'a eu d'effets aussi gigantesques que celui du 11 septembre 2001. La preuve : cet attentat a déchaîné sur toute la planète des passions qui ne sont pas éteintes. Mieux, ou pire, il a changé notre façon de voir le monde. Et c'est de cela que je voudrais vous parler. À partir de l'événement lui-même, de proche en proche, je serai conduit à évoquer le « choc des civilisations », et finalement, à tenter de cerner les différences profondes qui existent entre l'islam et l'Occident. Vaste programme. Je vais essayer tout de même.

Quand les tours de Manhattan se sont écroulées, le 11 septembre 2001, le ciel était très bleu. Et l'énorme nuage de fumée qui s'est alors élevé dans ce ciel si pur a pris, selon certains témoins dignes de foi, une forme bien précise, sur laquelle il était impossible de se tromper : le panache noir a dessiné les traits d'un visage terrible, celui du Diable, bien sûr... On voit que le 11 septembre a pris d'emblée, aux yeux de certains, une dimension carrément métaphysique...

Mais ce genre de fantasme n'est pas nouveau. À tous les événements qui l'atteignent, l'homme cherche à donner un sens, donc à trouver des causes. Et quand l'événement est par trop monstrueux, quand c'est un vrai cataclysme, l'homme est toujours tenté de lui voir une dimension surnaturelle, cosmique. Il est vrai que ceux qui ont vu dans les fumées des Twin Towers le faciès du Diable

n'ont pas été très nombreux, ni très écoutés. Mais le 11 septembre a suscité bien d'autres délires, et certains d'entre eux ont remporté un franc succès auprès des foules. Par exemple cet ouvrage qui fut un best-seller, dans lequel on nous annonça qu'aucun avion ne s'était écrasé sur le Pentagone malgré les apparences. Ou encore ces bruits atroces selon lesquels aucun Juif ne se trouvait sur la liste des victimes de New York, ce qui prouvait à l'évidence, n'est-ce pas, que les attentats avaient été organisés par le Mossad et la CIA.

Ici, ce n'est donc pas l'intervention du Diable qu'on invoque, mais celle d'un complot humain. Pourtant, il s'agit du même genre d'explication, par ce qui est caché, mystérieux, insaisissable. C'est la même tentation de croire, comme le dit une certaine série télévisée, que « la vérité est ailleurs ». La théorie du complot, c'est encore la théorie de l'intervention divine ou satanique. Et souvent ces deux types d'explication, si l'on peut parler d'explication, surgissent ensemble. Ainsi, pour prendre des exemples historiques, la Révolution française ou la Révolution russe ont été considérées par certains, et pas seulement par leurs victimes, comme une punition divine, ou du moins une intervention directe de la Providence dans l'histoire humaine. Et d'autres (ou parfois les mêmes) y ont vu le fruit de complots humains, qui eux-mêmes réagissaient à d'autres complots, ourdis par les nobles, les juifs (déjà), les jésuites, les francs-maçons, etc.

Quant aux phénomènes naturels de très grande ampleur, que ce soit une épidémie de peste ou le passage d'une comète, l'humanité y a vu longtemps une punition ou un avertissement de Dieu. D'ailleurs, est-ce que nous nous sommes vraiment défaits, aujourd'hui, d'une telle manière de voir ? Après tout, les dévots égarés sont nombreux, qui ont dénoncé dans l'épidémie du sida, maladie moderne s'il en est, la punition, par la main de Dieu, de la corruption et de la perversité humaines.

Bien sûr, pour revenir au 11 septembre, je ne dis pas que tout le monde a expliqué cet attentat par la main de Satan ou par un complot sioniste particulièrement pervers. Bien sûr que non. La plupart des commentateurs l'ont considéré comme un événement historique dont les acteurs sont des humains. Et nous aussi, nous avons réagi de manière à peu près rationnelle. De cet attentat, nous avons dénoncé les coupables et les responsables. Nous avons condamné le terrorisme islamiste, ou alors accusé, plus ou moins directement, l'impérialisme américain. Nous avons cherché des motifs, des explications, sinon des excuses à ce terrorisme. Nous avons parlé par exemple de pauvreté, d'oppression, d'inégalité, de justice, etc.

Il n'empêche que depuis ces attentats, plus qu'avant, nous avons tendance à invoquer, *au coeur même* de ces explications politiques, sociales ou psychologiques, le divin et le diabolique, dans un univers que nous avons de la peine à ne pas imaginer *manichéen*<sup>1</sup>. Nous interprétons le 11 septembre à *la fois* comme un phénomène de l'histoire humaine et comme la manifestation de forces plus ou moins occultes – et plutôt plus que moins.

Bref, c'est une réalité qu'il ne faut pas perdre de vue si l'on veut comprendre quelque chose à notre temps : l'invocation de causalités divines ou diaboliques pour expliquer les événements du monde *n'appartient pas au passé*. Pourquoi ? Pourquoi n'en sommes-nous pas sortis ? Mais parce que ce sera toujours une tentation à laquelle il sera difficile de résister : parce que ce type d'explication comporte un double avantage, à la fois intellectuel et moral : il est simple pour notre esprit, et soulage notre âme de toute responsabilité. Il est simple de penser que tout ce qui va mal dans le monde est l'effet d'une cause unique ; et il est confortable de penser que sur cette cause transcendante, nous ne pouvons strictement rien.

---

<sup>1</sup> Du prophète babylonien Mani, ou Mani hayya, Manichaïos (Mani le Vivant), 216-276~, mort martyr. Religion gnostique-chrétienne, fondamentalement dualiste.

\*

Une explication du 11 septembre qui paraît déjà moins abracadabrante, et qui semble nous ramener quand même sur terre, au niveau des mobiles humains compréhensibles, sinon maîtrisables, c'est la fameuse explication par le « choc des civilisations ». Est-ce que, mis à part tous les mobiles psychologiques, sociaux, économiques et politiques, on ne pourrait pas voir, dans les attentats de New York et de Washington, le signe d'un affrontement plus vaste et plus profond ? Tellement vaste et tellement profond qu'il touche à l'idée même que les hommes se font du sens de leur existence terrestre et collective ? Notons tout de même qu'une telle explication, dans sa généralité, son gigantisme, garde un aspect irrationnel et mystique. Le *choc des civilisations* : cette formule a quelque chose de cosmique et d'immaîtrisable, on dirait qu'elle désigne un cataclysme naturel. Après le choc de la météorite géante qui a fait disparaître les dinosaures de la surface de la Terre, ce serait le choc des civilisations, qui va faire disparaître cet autre dinosaure, la civilisation occidentale.

Pourtant cette formule, « le choc des civilisations », avait au départ un sens tout à fait raisonnable, et ne désignait pas une catastrophe cosmique. De quoi s'agissait-il exactement ?

\*

En 1996, donc peu avant les attentats de New York, le professeur Samuel Huntington publie aux États-Unis un ouvrage qui aura tout de suite un grand retentissement, et qui s'appelle *Le choc des civilisations*. Ce livre dit en gros qu'après la chute de l'URSS, ce ne sont plus des systèmes politiques ou économiques (comme le communisme et le capitalisme) qui s'opposent dans le monde, mais

des « civilisations », c'est-à-dire, selon les définitions de Huntington, de vastes ensembles géographiques, historiques, culturels et religieux. L'auteur dénombrait sept ou huit civilisations différentes dans le monde : la Chine, le Japon, l'Inde, l'Islam, l'Occident, l'Amérique latine, l'Afrique et l'orthodoxie slave<sup>2</sup>.

Je tiens à vous signaler que bien avant Huntington, on trouve cette formule du « choc des civilisations » au moins une fois dans un essai sur la marche du monde, mais un texte qui remonte à... 1946. Voici ce qu'écrivait alors, dans le journal *Combat*, un certain Albert Camus : « Le choc des empires est déjà en passe de devenir secondaire, par rapport au *choc des civilisations*... Dans dix ans, dans cinquante ans, c'est la prééminence de la civilisation occidentale qui sera remise en question »<sup>3</sup>. Et pour répondre à ce défi, voici ce que Camus proposait : « Le nouvel ordre que nous cherchons ne peut être seulement national ou même continental, *ni surtout occidental ou oriental*. Il doit être universel »<sup>4</sup>. Je ne vois guère qu'on puisse dire mieux aujourd'hui. Mais c'est une autre histoire, dont je reparlerai tout à la fin de cet exposé.

Pour revenir à Huntington, on ne peut pas dire qu'il proposait une explication binaire et manichéenne du monde ; il tenait compte, et il avait raison de tenir compte de la Chine, ou du Japon, ou de la Russie, par exemple (l'évolution actuelle de l'économie mondiale prouve qu'il faut en effet tenir compte de la Chine ; et les récents événements d'Ukraine prouvent qu'il faut décidément tenir compte de la Russie).

Mais que s'est-il passé ? Dès la parution de l'ouvrage de Huntington, on n'a vu dans son énumération de sept ou huit forces

---

<sup>2</sup> Cf. S. Huntington, *Le choc des civilisations*, Poche Odile Jacob, 1998, pp. 51-56.

<sup>3</sup> Cf. « Ni victimes ni bourreaux », in *Combat*, nov. 46, OE II, p. 345. C'est moi qui souligne.

<sup>4</sup> *Id.*, p. 342.

différentes en lutte dans le monde que le camouflage transparent d'une opposition beaucoup plus simple, celle qui dresse l'une contre l'autre *deux* civilisations et deux seulement, l'islam et l'Occident. Inutile de dire qu'après les attentats du 11 septembre, cette interprétation, ou cette réduction, prit encore bien plus de force.

En Europe, cette thèse (qui n'était donc pas vraiment celle de Huntington, mais peu importe) a été vivement contestée, et même vilipendée par tous les commentateurs autorisés. Mais on a eu l'impression qu'elle s'imposait même et peut-être surtout chez ceux qui la combattaient violemment. Elle a été à la fois simplifiée jusqu'à la caricature, et proclamée fausse. Cela ne l'a pas empêché de s'imposer, d'occuper le terrain avec une réussite étonnante. Vraie ou fausse, qu'importait ? Elle était *évidente* pour tout le monde. Et le 11 septembre l'a mise plus encore en *évidence*. Le *choc* d'un avion contre un gratte-ciel devenait alors le signe le plus sûr et le plus terriblement éloquent du choc des civilisations.

\*

Mais est-ce qu'un événement, si énorme soit-il, peut constituer à lui seul la preuve que deux *civilisations* sont en train de s'entrechoquer ? Une chose est vraiment remarquable à cet égard, c'est l'aisance avec laquelle la quantité, dans nos esprits, s'est transformée en qualité : je veux dire que c'est le nombre même de morts, donc une affaire de *quantité*, qui nous a poussés à placer toute l'affaire au niveau d'un conflit de valeurs, de civilisations, donc à un niveau *qualitatif*.

Si une bombe atomique avait été lâchée sur Manhattan, s'il y avait eu cent mille morts, ou un million, l'évidence d'une explication par un choc de *civilisations* aurait été plus écrasante encore. En revanche, si les tours de Manhattan ne s'étaient pas écroulées, et si le nombre de victimes avait été divisé par dix ou davantage, on aurait parlé d'acte

terroriste très grave, mais peut-être pas de « choc des civilisations ». Et si l'attaque avait entièrement échoué, ou avait été déjouée, ce qui était de l'ordre du possible, on aurait pu lire dans les journaux des articles alarmistes qui auraient dénoncé le danger terroriste, mais il est vraiment douteux que personne ait alors brandi, à son propos, le « choc des civilisations ». Mais voilà, les tours se sont écroulées, l'attentat a réussi au-delà des attentes de ses promoteurs, il y eut trois mille morts, et l'explication par le « choc des civilisations » s'est donc imposée.

Il s'est passé autre chose encore, de très révélateur : l'événement a été ressenti si profondément qu'on a, presque inconsciemment, inversé la cause et l'effet. Je veux dire qu'on n'a pas tant cherché à expliquer le 11 septembre par toute l'histoire qui l'a précédé, qu'on a expliqué l'histoire par le 11 septembre. *Puisqu'il* y avait eu cet événement énorme, c'est *donc* que le monde vivait, depuis des mois et des années, sous le signe du choc des civilisations... Le choc des avions contre les tours *créait* rétroactivement le choc des civilisations, plus encore qu'il le révélait et l'incarnait.

Ce n'est pas tout. Le nombre de morts provoquées, survenues d'un seul coup, posait immédiatement la question de la *culpabilité*. Comment expliquer la disparition brutale, sans le moindre préavis, de trois mille personnes ? Comment l'expliquer moralement ? Il n'y avait, semble-t-il, que deux solutions. Ou bien les victimes étaient innocentes, et dans ce cas, il fallait être un monstre pour commettre pareil meurtre collectif ; que dis-je, un monstre ? Il fallait être le Diable en personne. Ou bien au contraire, une telle *punition* collective devait signifier que les victimes, en dépit des apparences, étaient *coupables*. Et dans ce cas, c'est elles qui devenaient les représentantes du Mal sur la terre, en l'occurrence le mal américain, et c'est leurs meurtriers qui devenaient des justiciers, le bras armé de Dieu. Moralement, religieusement, il n'y avait pas de milieu, ce

manichéisme était forcé. Les victimes étaient soit l'agneau du sacrifice, soit le loup puni de ses forfaits. Inutile d'ajouter que des avions qui percutent des gratte-ciel accrédaient encore davantage, dans l'imaginaire collectif, l'idée d'une punition littéralement *descendue du ciel*.

Tout cela était donc bien suffisant pour qu'on en vienne à penser que le monde était le théâtre d'un combat entre *deux* forces antagonistes, et deux seulement. Deux forces morales et religieuses plus que deux forces politiques.

\*

J'aimerais souligner à quel point la situation d'aujourd'hui est différente de celle qui prévalait entre 1945 et 1989, entre la fin de la Deuxième Guerre mondiale et la chute du Mur de Berlin, lorsque s'affrontaient le bloc de l'Est et celui de l'Ouest. Entre l'URSS et l'Ouest, le conflit se jouait sur le terrain politique, économique, idéologique ; même si la question morale et religieuse n'était pas absente du débat, il s'agissait quand même d'un conflit « laïque » et politique. Tout se passe comme si, depuis le 11 septembre, le conflit prenait une allure essentiellement morale et religieuse. Même la guerre des Alliés contre Hitler n'était pas de cette nature. Elle opposait l'humanisme au racisme, l'universalisme au particularisme ; la religion et la morale y jouaient sans doute un rôle important, mais pour autant, ce n'était pas d'abord une *guerre de religion*, ni une *guerre pour la religion*. La vision dualiste du monde, aujourd'hui, est vraiment *manichéenne* au sens religieux et moral du terme, plus qu'elle ne l'a jamais été.

Mais – c'est toute la question – est-ce que cette vision correspond à la réalité ? Est-ce que nous vivons vraiment l'époque de la fin de la Politique, comme on a pu parler de la fin de l'Histoire ? Non, je pense



plutôt que nous vivons une époque particulièrement confuse, une époque de décomposition et de recomposition, donc une époque dans laquelle nous sommes particulièrement tentés par les simplifications rassurantes, et les explications par l'opposition binaire entre le bien et le mal, voire par la théorie du complot, selon laquelle des humains conjurés sous le signe de Satan tirent les ficelles de l'histoire mondiale et nous manipulent. Bref, nous vivons une époque paranoïaque (donc une époque sujette au délire de la persécution). Mais comment y échapper ? Et dans cette histoire si compliquée, comment s'y retrouver ?

\*

En Europe, nous ne sommes peut-être pas si mal placés pour débrouiller l'écheveau, puisque nous n'avons pas été visés directement par les attentats du 11 septembre, et que nous ne sommes pas la première puissance mondiale ; sur le plan géostratégique, ou plutôt géo-religieux, nous sommes situés, pour dire les choses d'une manière très approximative, entre l'Amérique et l'Orient ; nous pourrions être, à défaut d'un lieu de décision, un lieu de réflexion, voire de médiation. Il est donc en notre pouvoir, il est même de notre devoir de nous efforcer à la précision et à l'objectivité, autant que possible.

Il faut avouer que nous n'avons guère été dans ce sens. Que nous avons souvent mis de l'huile sur le feu, ou, pour le moins, ajouté à la confusion en tombant, à notre manière, dans le manichéisme qui s'est déchaîné après le 11 septembre. Vous me direz que l'Europe a le plus souvent refusé l'idée de « choc des civilisations », donc, apparemment, le manichéisme que cette idée suppose. Mais cela fut souvent pour tomber dans un autre manichéisme, dont je reparlerai tout à l'heure.

Et puis, ce refus de l'idée d'un « choc des civilisations » entre l'islam et l'Occident, est-ce un refus pensé, argumenté, nuancé ? Au fond, cette idée « choquante », c'est le cas de le dire, avant de l'écarter d'un coup de pied dégoûté, il aurait fallu l'évaluer, la peser, la creuser... bref, la discuter, la réfuter vraiment. Mais nous n'avons rien fait de tout cela. Nous avons rejeté l'idée en bloc, avec scandale, et sans examen. Ce qui a eu pour effet de la laisser intacte, et de la laisser sans rivale dans le champ de notre esprit.

Cela dit, je ne prétends pas que nous ayons tort de la repousser. Je dirais même que nous avons une raison profonde, une très bonne raison de la contester. Mais nous en avons aussi une très mauvaise. La très bonne raison s'appelle la *tolérance*. La très mauvaise s'appelle aussi la *tolérance*. Je m'explique.

\*

La *tolérance*, telle qu'on la comprend aujourd'hui, c'est l'acceptation de l'Autre, l'acceptation de la différence, donc, de proche en proche, l'acceptation de la différence des idées, des visions du monde, des cultures... et des civilisations. C'est l'idée que personne ne doit être inquiété pour ses convictions religieuses et ses convictions tout court ; que chacun est libre de penser ce qu'il veut, de pratiquer la religion qu'il veut, d'avoir les mœurs qu'il veut, tant qu'il ne trouble pas l'ordre public. Cette belle idée, qui est plus qu'une idée, il faut toujours se souvenir qu'elle a été lentement et durement conquise en Europe. Elle a d'abord été conquise sur le terrain de la religion. Les penseurs qui l'ont d'abord promue ont eu une intuition qui nous paraît aujourd'hui aller de soi, à savoir que le sacré ne justifiait pas la violence. *Que le sacré n'était pas, ne serait jamais la violence*. Et que guerroyer, donc tuer autrui au nom d'une religion, c'était discréditer cette religion. Que la vérité d'une religion, c'était

son « humanité » (au sens de sa bonté, de son respect de l'être humain).

Cette idée de respect d'autrui, le Siècle des Lumières l'a reprise sur le terrain laïque. Petit à petit, elle nous est devenue presque naturelle. Peut-être un peu trop naturelle, un peu trop irréfléchie. Au point que la tolérance est devenue à nos yeux l'idée que tout se vaut, et qu'il faut comprendre autrui, quel qu'il soit et quoi qu'il pense, ou tout au moins le laisser tranquille, afin qu'il nous laisse tranquille. C'est dire que l'idée d'un choc des civilisations nous paraît, c'est le cas de la dire, profondément « choquante ».

La tolérance, encore une fois, est une belle idée, juste et nécessaire. Elle est indissociable d'une conception de l'être humain et de ses droits, qu'il faut défendre à tout prix. Le problème, c'est quand la tolérance devient l'indifférence, ou le refus systématique de tout conflit, sous prétexte d'acceptation de l'Autre, y compris lorsque l'Autre menace de saper les conditions mêmes qui permettent à la tolérance de s'exercer. Si par malheur il y avait vraiment un « choc des civilisations », il faudrait s'en soucier, prendre parti, et nous n'y sommes pas trop disposés. Nous estimons avoir déjà donné. Nous voulons qu'on nous laisse tranquilles.

Mais l'idée qu'on doit accepter l'Autre ne doit pas signifier qu'on se cache les conflits et qu'on cherche la tranquillité à n'importe quel prix. La tolérance, dans son sens authentique, implique la volonté de paix. Mais si vous me permettez d'établir une distinction qui ne me paraît pas négligeable, *vouloir la paix*, ce n'est pas vouloir qu'on nous fiche la paix.

\*

Je ne crois absolument pas que l'humanité soit placée, à la suite du 11 septembre, sous le signe du *choc* de *deux* civilisations, et de deux seulement. Je crois encore moins que ces civilisations sont des

forces autonomes et qui nous dépassent, et que nous soyons réduits, nous autres humains, à compter les coups de ce combat des dieux.

Mais je ne crois pas pour autant qu'il n'y ait pas des *différences* de civilisations, et singulièrement entre la civilisation chrétienne, et devenue laïque, de l'Europe, et celle, musulmane, et restée religieuse, des pays d'islam. Et c'est de ces différences que je voudrais vous dire maintenant quelques mots.

Je ne songe évidemment pas ici à l'islamisme terroriste qui s'est manifesté le 11 septembre 2001, et qui fut terroriste avant d'être islamiste. Que l'islam dans son essence religieuse n'ait rien à voir avec cela, c'est assez clair. Mais il se trouve, même si c'est à tort, que les attentats de New York, parce qu'ils se réclamaient d'Allah, ont mis l'islam lui-même sur le devant de la scène, et nous ont mis en demeure de nous situer par rapport à lui. On n'y échappe pas plus aujourd'hui qu'on n'échappait il y a trente ans à la nécessité de se situer face à l'URSS et à la pensée marxiste. Situons-nous donc, autant que faire se peut.

Je crois, comme Albert Camus, qu'il faut juger les êtres et les pensées par ce qu'ils ont de meilleur, et juger les religions dans leurs manifestations les plus hautes. Non par leurs pratiques contestables ou condamnables, ni par leurs déviances plus ou moins criminelles. Le christianisme revendique avec raison de ne pas être jugé sur l'Inquisition, mais plutôt sur les paroles et les actes de Jésus ou de ses plus admirables imitateurs, disons Saint François d'Assise ou Saint-Jean de la Croix. Faisons de même pour l'islam, ne le jugeons pas sur les terroristes qui s'en réclament, mais sur ce qu'il propose de plus noble, sur son essence la plus pure.

Mais au fait, qu'est-ce que l'essence la plus pure de l'islam ? Vous pensez bien que je ne me permettrai pas de le décréter de mon propre chef. Mais à lire les savants et les sages, à lire le Coran tout simplement, il n'est pas interdit de risquer que l'islam, c'est peut-être

d'abord l'intuition de la transcendance absolue, de la grandeur insurpassable de Dieu, grandeur et transcendance à la fois terribles et protectrices<sup>5</sup>. Voltaire, dans une formule fameuse, disait que si Dieu a fait l'homme à son image, l'homme le lui a bien rendu. Eh bien, on pourrait dire (et là je parle sous ma seule responsabilité) que l'islam est peut-être la religion qui, dans sa révélation première, échappe le mieux à l'accusation de Voltaire. Son Dieu, du moins dans un premier temps (j'y reviendrai), n'est pas une image de l'homme, c'est le Tout Autre, encore plus que le Dieu de l'Ancien Testament.

Un poète et penseur musulman, l'émir Abd El Kader, qui fut l'éminent adversaire des Français lorsque ceux-ci conquièrent l'Algérie, mais qui était d'abord un grand spirituel, s'exprime en ces termes lorsqu'il s'agit de décrire le rapport entre le Créateur et ses créatures : « Tout ce qui n'est pas l'Être absolu est accident »<sup>6</sup>. Ce qu'on pourrait traduire par : « Tout ce qui n'est pas Dieu est secondaire ». Abd-el-Kader écrit encore : « En tant que moi, je suis pur néant qui n'a jamais respiré le parfum de l'existence »<sup>7</sup>. Ce qui revient à dire : « Hors de Dieu, je n'existe pas ». C'est ainsi que l'homme musulman se sent littéralement dans la main de Dieu, modelé et réchauffé par elle, et qu'il éprouve alors une sorte de confiance dans la vie, d'humilité et de modestie aussi face au monde et aux événements, bref, une vraie sérénité, qui nous est sensible et nous enveloppe à notre tour chaque fois que nous visitons un pays islamique<sup>8</sup>.

---

<sup>5</sup> Cf. A. Moussali, *Judaïsme, christianisme et islam, étude comparée*, Editions de Paris, 2000, à propos de la transcendance : « Ce terme est absent du Coran. Mais il traverse le livre de part en part. Le Coran est un long poème à la gloire de la transcendance » (p. 425).

<sup>6</sup> Cf. Emir Abd-el-Kader, *Écrits spirituels*, Seuil, 1982, p. 63.

<sup>7</sup> Cf. Abd-el-Kader, *op. cit.*, p. 86.

<sup>8</sup> Cf. par ex. E. Platti, *Islam... étrange*, Cerf, p. 297.

Mais voilà bien où se situe la grande différence avec notre vision du monde : cette intuition suprême et chaleureuse de la grandeur de Dieu signifie que l'homme ne se sent exister qu'en Lui. Le Dieu de l'islam est si transcendant, si absolu, si tout-puissant, que la place, en l'humain, pour une conscience qui ne soit pas une pure obéissance, est difficile à ménager. Malek Chebel, un psychanalyste et anthropologue musulman, qui affronte cette question, voit bien les conséquences psychologiques et politiques que peut comporter cette idée de Dieu : car si la soumission et l'obéissance à Dieu sont des absolus, l'autorité humaine, dès lors qu'elle se réclame de Dieu, devient, elle aussi, absolue. Autant dire que la dictature devient aisée, et la démocratie difficile<sup>9</sup>. Sans parler de la liberté de pensée : le doute créateur, la pensée critique, ne peuvent s'accommoder, par définition, de l'obéissance absolue. En arabe, le mot *itjihâd* signifie l'effort de réflexion. Chebel fait remarquer que ce mot ne se trouve que deux fois dans le Coran, tandis que le mot *jihâd*, le combat, spirituel et temporel, s'y trouve 130 fois...<sup>10</sup>

S'il quelque chose sépare l'héritage islamique de l'héritage chrétien puis laïque européen, c'est cela : une conception si absolue, si monolithique, si pleine, si totale de Dieu que la personne humaine et ses droits trouvent difficilement leur autonomie, et que dans la vie sociale, la fusion du politique et du religieux, et le règne absolu d'une religion de l'obéissance, rendent difficile l'établissement de la démocratie. En faisant de Dieu le seul Être véritablement en droit de dire « je », en peinant à accorder à l'homme (et à la femme) le statut de *sujet* à part entière, l'islam, tel du moins qu'il se comprend lui-même aujourd'hui, rend pour le moins ardue l'accession de l'homme et de la femme à la pleine responsabilité d'eux-mêmes et du monde.

---

<sup>9</sup> Malek Chebel, *Le sujet en islam*, p. 236.

<sup>10</sup> *Op. cit.*, p. 277.

En effet, par un retournement étrange mais bien explicable, ce Dieu qui est plus transcendant à l'homme que les dieux de toute autre religion sera celui-là même qui va se mêler de tout près de toutes les affaires humaines, qu'elles soient politiques ou familiales, juridiques ou sociales. Puisque rien n'existe vraiment qu'en Dieu et par Dieu, le juridique, le social et le politique vont parler directement et jusque dans tous leurs détails, par la bouche de Dieu, avec les mots de Dieu. Et du coup, l'homme islamique fait Dieu à son image, mais sans le savoir, et même en refusant de le savoir.

\*

Telle est à mes yeux la différence capitale entre l'Europe et l'islam. J'aurais pu évidemment mentionner des différences bien plus apparentes et flagrantes ; j'aurais pu donner la liste de tout ce qui dans la *sharia* nous est et doit nous être inacceptable. Mais la *sharia* serait réformable si derrière elle ne se profilait pas cet absolu du divin, si le moindre geste humain n'était pas réglementé par le Tout Autre, par un Dieu qui est la seule Substance, tandis que les humains ne sont que des accidents, bref, par un Dieu dans lequel l'humain est glorieusement, humblement, absolument, littéralement *aliéné*.

Cette différence essentielle, entre ce que j'ai envie d'appeler une aliénation sublime et la conception européenne d'une humanité autonome, et pour qui Dieu, s'il existe, est sans doute à l'image de l'homme, mais à l'image non de l'autorité, non de la norme sociale, mais de la *personne* humaine, cette différence, il ne sert à rien de la cacher. Il faut au contraire la souligner, et dire clairement que nous ne renoncerons en aucun cas, devant aucune prétention religieuse, quelle qu'elle soit, à ce qui est pour nous l'essentiel, à savoir l'autonomie de la pensée, à savoir la pleine responsabilité de notre destin, à savoir les droits de l'homme et de la femme, à savoir l'angoisse de la liberté.

Je suis heureux de pouvoir préciser que certains penseurs musulmans croient fermement à la possibilité de l'autonomie, de la liberté et de la responsabilité humaine dans l'islam et par l'islam. Ainsi le grand penseur égyptien Taha Hussein (1889-1973) écrivait que l'islam véritable « [n'a pas] (...) soustrait [aux hommes] leur liberté et ne les a pas réduits à une passivité entière. Au contraire, il leur a laissé leur liberté (...), il leur a laissé une raison pour discerner (...) »<sup>11</sup>.

Mais je dois noter aussi que cette manière de penser est loin d'être majoritaire dans l'islam. Les penseurs musulmans qui la professent sont ceux qui croient que les notions de sujet, de liberté et de raison sont des notions universelles. Et ils ne sont pas si nombreux. Une chose est sûre : ceux-là réclament des changements dans l' « islam réel ». Et s'ils nous demandent quelque chose, à nous autres Européens, ce n'est certes pas de tolérer béatement cet islam réel et son aliénation, fût-elle sublime. Ce n'est pas d'abandonner, par mollesse, indifférence et refus du conflit, notre idéal d'autonomie, de liberté et de refus de toute souffrance infligée au nom de Dieu.

\*

J'ai tenté de marquer, de manière extrêmement simple, trop simple sans doute, ce qui fait la différence essentielle entre le christianisme et la laïcité européenne d'une part, la religion islamique d'autre part. Je ne dis pas, encore une fois, que nous sommes à l'heure du choc des civilisations, mais nous sommes à l'heure d'une prise de conscience nécessaire des différences entre civilisations ; il faut que l'Europe s'en avise. Elle ne l'a guère fait encore.

---

<sup>11</sup> Cf. Taha Hussein, *Au-delà du Nil* cit., p. 252. Cf. aussi Abdenour Bidar et son interprétation de la shahada comme affirmation de la présence de l'absolu dans l'éphémère (A. Bidar, « Lettre d'un musulman européen, l'Europe et la renaissance de l'islam », in *Esprit*, juillet 2003, pp. 9-31).



Ce qu'elle a fait en revanche, mais il me semble qu'il s'agit alors de *diversion* pure et simple, c'est insister sur la coupure qui existerait désormais entre notre civilisation européenne et celle, non pas de l'islam mais... des États-Unis. À partir du moment où les Américains ont envahi l'Irak, et même bien avant, la question, pour beaucoup d'Européens, n'a pas été de savoir si la civilisation occidentale devait être opposée à la civilisation islamique ou à l'Orient ; mais bien si *les États-Unis* et *l'Europe* faisaient encore partie de la même civilisation, et si ce n'était pas entre eux deux que le « choc » était en train de se produire.

L'année dernière, dans un livre qui fut un best-seller, *Après l'empire*, Emmanuel Todd a reproché explicitement à Huntington d'unir en une seule civilisation dite « occidentale » l'Europe et les États-Unis. À ses yeux, il s'agit de deux civilisations distinctes. Que dis-je ! Il s'agit de la civilisation d'un côté, et de la barbarie de l'autre<sup>12</sup>. Les Américains osent se réclamer de la civilisation européenne ! Mais c'est une usurpation scandaleuse ! Le journaliste Jacques Julliard, dans un récent pamphlet intitulé *Rupture dans la civilisation*, va tout à fait dans le même sens. Il écrit qu'à cause du président Bush, « nous sommes en train de changer de civilisation »<sup>13</sup>.

Ainsi donc, il y aurait bien choc des civilisations, mais entre l'Europe et l'Amérique... Évidemment, il faut placer ces réactions dans le cadre d'une rivalité franco-américaine qui ne date pas d'hier. L'antiaméricanisme est bien le seul sentiment qui fasse l'unanimité en France, réconciliant la gauche et la droite. Mais la Suisse, qui n'est

---

<sup>12</sup> Cf. E. Todd, *Après l'empire*, p. 202 : « Cherchant un habillage de civilisation à l'agressivité américaine, il [Huntington] postule l'existence d'une "sphère occidentale" »...

<sup>13</sup> J. Julliard, *Rupture dans la civilisation*, Gallimard, 2003, pp. 72, 6. Et les commentateurs et politologues français sont nombreux à dire aujourd'hui que la distance Europe-États-Unis va se creuser toujours davantage (Alain Minc, François Heisbourg...).

pas à franchement parler une rivale des États-Unis, tient volontiers le même discours que la France, et parfois un discours plus virulent encore.

Je crois sincèrement qu'il s'agit là d'une diversion, et qu'il n'y a pas de sens, pour l'heure en tout cas, à parler de choc ou de rupture de civilisation entre l'Europe et les États-Unis. D'abord pour une raison historique très simple. Comme le disait Hannah Arendt, l'Amérique, « pour le meilleur et pour le pire, est une entreprise des hommes d'Europe ». L'Amérique des Pères fondateurs, l'Amérique de Jefferson et de la Déclaration d'Indépendance, qui précéda et inspira la Déclaration des Droits de l'Homme de la Révolution française, dont nous sommes les héritiers, cette Amérique-là est l'expression la plus pure de l'esprit européen.

Bien sûr, être tout proche de l'Amérique de Jefferson, cela ne veut pas dire qu'on se sent tout proche de l'Amérique de George Bush. Cela ne veut pas dire qu'on approuve Guantanamo, Abou Ghraïb, ou le refus de la Cour Pénale Internationale. Au contraire, dirai-je, cela veut dire que l'on condamne cette Amérique-là. De même, c'est parce que j'adhère aux idéaux européens que je condamne d'autant plus violemment les violations des Droits de l'Homme commises, il n'y a pas si longtemps, par l'Europe conquérante.

Cela dit, c'est vrai que l'Europe et les États-Unis sont aujourd'hui moins proches qu'ils ne l'ont été naguère encore. Que s'est-il passé ces dernières années ? Tout simplement, comme tout le monde le sait, il se trouve que depuis la chute de l'URSS, les États-Unis sont la seule puissance mondiale – et, si j'ose dire, la puissance « la plus mondiale » que l'histoire ait jamais connue. Même si ce pays fonctionne, à l'intérieur, selon des principes démocratiques, rien ne peut empêcher qu'à l'extérieur il ne se comporte à bien des égards comme un empire. Et l'Europe a raison de le lui reprocher. Mais l'Europe aurait tort d'oublier que jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle ou

presque, elle s'est elle-même conduite comme un empire, ou comme plusieurs empires. Si les États-Unis impériaux trahissent des principes et des idéaux, ce sont des principes et des idéaux que l'Europe elle-même a trahis avant eux, et de manière bien plus systématique.

Cependant, il est vrai que, par force mais aussi par sagesse (espérons-le du moins), l'Europe s'est mise à défendre ce qu'elle appelle le multilatéralisme. Et le multilatéralisme est, après tout, une forme politique du respect de l'Autre. C'est également vrai que la vision européenne du terrorisme est plus nuancée que celle les États-Unis, et que l'Europe a bien raison de faire valoir son génie de la nuance. De Gaulle disait qu'il allait « vers l'Orient compliqué avec des idées simples ». Puisqu'il le disait, il ne le faisait pas. Les États-Unis d'aujourd'hui, eux, ne le disent pas, mais le font bien un peu, et l'Europe, encore une fois n'a pas tort de leur rappeler la complexité du monde.

Vous me direz peut-être que j'oublie une autre différence, pourtant énorme, entre l'Europe et les États-Unis : l'omniprésence de la *religion* dans la politique américaine. L'Europe appartient-elle encore à la même civilisation qu'un pays dont les dirigeants invoquent Dieu à tout bout de champ, et dont le président, *born again*, joint les mains dans le bureau ovale, afin de savoir de la bouche de Dieu ce qui est bon pour l'Amérique, etc. ?

Certes, tout cela nous est bien étranger. Les Américains ont tendance à croire que Dieu, comme l'Orient, est simple, et les aide, en toute simplicité, à apporter au monde la *pax americana*. Nous autres Européens, nous savons que Dieu est complexe et assez résistant aux manipulations ; nous savons par conséquent qu'il vaut mieux ne pas trop l'invoquer dans nos petites affaires politiques, de peur que nos adversaires ne nous rendent la pareille, ce qui ne manque certes pas d'arriver aux Américains.

Mais ce qui est à mes yeux la pierre de touche, c'est-à-dire la conception qu'on se fait de la *personne humaine*, est plus importante que l'usage public qu'on fait de la personne divine. Après tout, c'est le New York Times qui dévoile un rapport accablant, et qui émanerait du CICR, sur Guantanamo. Je veux dire que la religiosité américaine, qui nous paraît souvent niaise ou hypocrite, n'empêche pas l'Amérique d'être démocrate, donc de garder le souci de la personne humaine, et de s'indigner des outrages qu'on lui fait subir. Loin de moi la tentation d'idéaliser l'Amérique. Mais il me semble que l'idéal démocratique n'a pas disparu de son horizon.

\*

Et l'idéal démocratique, c'est d'abord l'idéal personnaliste, je veux dire la considération et le respect absolu de la personne humaine. La personne humaine, le sujet humain, c'est à cela que je voudrais revenir pour finir. Je disais que le monde musulman ne laisse pas beaucoup de place à l'essor de ce sujet et de cette personne, dans sa liberté et son autonomie. Mais ce *sujet humain*, cette *personne humaine* que le monde musulman peine à reconnaître, nous sommes menacés de les perdre de vue, nous aussi. Et là, je reviens à ce que je disais en commençant.

Je constatais qu'après le 11 septembre 2001, les visions du monde les plus délirantes et les plus irrationnelles ont fleuri. Elles ont fleuri *en Occident, en Europe*. On s'est mis à penser en termes de punition divine ou de complots d'initiés. Accessoirement, on a retiré aux terroristes eux-mêmes toute autonomie, toute responsabilité, ils n'étaient que les instruments de la Némésis anti-américaine, l'Amérique elle-même n'étant plus une puissance économique et politique, mais une toute-puissance maléfique. Bref, nos interprétations du 11 septembre, si l'on peut parler d'interprétations,

ont montré que l'idée de personne et de responsabilité personnelle nous était devenue étrangère. Comme si nous étions désormais incapables de nous vouloir acteurs de notre propre histoire ; comme si nous préférions nous considérer comme les jouets de forces anonymes ou surnaturelles, divines ou diaboliques. Et du coup, le choc des civilisations nous apparaissait comme un combat de dieux, dans un ciel inaccessible.

Or si nous perdons la conscience et l'exigence d'être des personnes et des sujets, nous allons perdre aussi la dernière ou la seule valeur que nous osions encore proclamer, je veux dire la tolérance. Nous nous réclamons sans cesse, et j'y reviens, de cette fameuse tolérance. C'est notre valeur ultime et la plus haute, c'est notre premier et notre dernier mot.

Tant mieux. Mais on ne le dira jamais assez, cette tolérance que nous invoquons pour ne porter aucun jugement sur autrui, cette tolérance n'a aucun sens, aucune force si nous la coupons de cela même qui l'a fait naître, à savoir l'idéal *de la personne*. Pour exercer la tolérance, il faut d'abord établir fermement la notion et l'idéal du *sujet humain*, de la *personne humaine*, idéal face auquel tout n'est pas tolérable.

Autrement dit, être tolérant au point de refuser à l'idée de personne une valeur universelle, être tolérant au point d'accepter une loi, religieuse ou non, qui opprime la personne, homme ou femme, c'est tomber dans la contradiction, c'est ruiner le sens et la dignité même de la tolérance. En dernier ressort la tolérance est le refus de la *souffrance* ou de *l'humiliation* que des humains prétendent infliger à d'autres humains, en réclamant, pour l'infliger en toute bonne conscience, de l'autorité de Dieu. Oui, la tolérance, ce n'est pas l'acceptation de tout et de n'importe quoi, c'est *le refus que l'être humain soit humilié*.

Camus disait, lorsqu'il évoquait le « choc des civilisations » qu'il fallait, pour l'éviter, créer un ordre mondial qui ne serait ni occidental ni oriental, mais universel. On prétendra que c'est une utopie ; je préfère dire que c'est un idéal, un idéal qui reste aujourd'hui le nôtre. Et pour que nous puissions, sinon jamais atteindre tout à fait cet idéal, du moins nous en rapprocher, il faut et il suffit que tous les humains s'entendent sur quelques valeurs minimales, valeurs qu'ils s'engagent tous à respecter et à faire respecter. Que dis-je, quelques valeurs minimales ! Une seule valeur, suprême, et qui suffit. Cette valeur, c'est celle de la *personne humaine*. Du temps du communisme tout-puissant, Arthur Koestler écrivit un roman célèbre, qui s'intitule *Le zéro et l'infini*. Ce titre faisait précisément allusion à la plus ou moins grande valeur qu'on accorde à la personne humaine. Eh bien, si nous ne voulons pas que la personne humaine soit réduite à zéro, il ne faut pas lui concéder une valeur relative, il faut lui donner une valeur absolue ; bref, il nous faut l'élever à *l'infini*.